



Deux ou trois choses que je sais des Polonais



A l'heure où j'écris ces lignes, les chars russes n'ont pas (pas encore ?) déferlé sur la Pologne. Le syndicat Solidarité continue son bras de fer avec l'Etat et le Parti. L'heure des bilans n'a pas encore sonné. Et d'ailleurs que peut signifier « tirer le bilan », depuis la France, d'un immense événement dont nous savons si peu ?

Pourtant, je crois profondément que nous devons commencer à réfléchir sur ce que nous disent les Polonais. En finir avec l'incroyable condescendance de ceux qui feignent de s'émerveiller que « malgré tout, ils aient quand même réussi à faire ça », ou de ceux qui multiplient les leçons à l'égard d'un mouvement qu'ils voient d'avance empêtré dans le syndicalisme, le cléricafisme ou l'ouvriérisme (1). Je crois même qu'il faut aller peu plus loin que ceux qui n'y reconnaissent que la bonne vieille taupe qui, comme d'habitude, a bien creusé. Non, la classe ouvrière polonaise ne rattrape pas son retard sur la classe ouvrière occidentale. Non, le mouvement populaire polonais n'est pas la réplique attardée de nos mouvements du XIX^e siècle (2). D'ailleurs, comme nous l'avons montré dans notre dossier de P.P. n°23, la Pologne n'est nullement une nation semi-paysanne, une vulgaire colonie de l'URSS. Il s'agit d'une des classes ouvrières les plus instruites d'Europe et les plus expérimentées, dépendant au moins autant du capitalisme occidental que de l'Union Soviétique. Et, loin de baigner dans un « néant culturel », les intellectuels polonais, déjà à l'avant-scène de la culture européenne (à

travers les Pendereki, Wajda, etc.), se révèlent aujourd'hui à l'avant garde de la pensée révolutionnaire occidentale.

Oui : la Pologne n'est pas derrière nous, elle est en avance sur nous. Elle affronte, expérimente, peut-être résoud des problèmes sur lesquels ont trébuché les mouvements populaires et les révolutionnaires français, italiens, portugais, etc. Il ne s'agit pas de se raccrocher à Kuron et Michnick comme on s'est jeté jadis sur les théorisations hâtives de nos « grands intellectuels ». Il s'agit plus simplement d'oser sortir de notre tour d'ivoire bien française, et de savoir reconnaître que les Polonais, s'appuyant sur une expérience ayant entraîné des millions de femmes et d'hommes, ont sans doute autant de choses à nous dire que nos théoriciens de l'« après socialisme ».

autonomie des masses et crise du pouvoir

D'abord, les événements de Pologne ont brisé un mythe insistant : l'idée que ce qui se passe d'important, c'est forcément ce qui se passe dans l'Etat. L'idée que faire la révolution, c'est prendre le pouvoir d'Etat.

L'idée que dans les régimes « totalitaires » de l'Est, puisque le « hors-l'Etat » (la « société civile ») n'a aucune prise sur l'Etat, plus rien ne peut s'y passer. Les camarades polonais ont prouvé le contraire : la société civile, les mouvements sociaux, les masses, quoi, peuvent faire énormément de choses sans l'Etat, contre l'Etat, même sans toucher à l'Etat. C'est la stratégie d'auto-organisation de la société civile avec encerclement de l'Etat. Bien sûr, un jour il « faudra » prendre le pouvoir, ou c'est l'Etat qui brisera le mouvement social. Mais cela ne se fera que sur la base d'une formidable élévation du degré d'organisation et de conscience de la société, antérieure à ce « parachèvement » que peut-être la prise du pouvoir.

Bien sûr, la menace soviétique est pour beaucoup dans le choix de cette stratégie : limiter volontairement la mise en crise du régime pour ne pas provoquer une réaction qu'on n'a pas encore la force de vaincre. A contrario, les camarades portugais qui dans *Republica*, à l'automne 75, adjuraient le mouvement social et les militaires de gauche de ne pas précipiter la chute d'un gouvernement faible qui accélérerait la maturation du mouvement populaire sans

pouvoir le briser, ont vu leur intuition tragiquement confirmée par le désastre de Lisbonne du 25 novembre.

Mais il y a là quelque chose de plus profond. Par exemple, beaucoup de monde est d'accord pour dire que ce qu'il y a eu de plus intéressant dans la révolution chinoise, c'est la période de Yanan d'une part (avant la « prise du pouvoir » de 1949), le début de la révolution culturelle de l'autre (avant la « stabilisation » de la fin 67). Il semblerait que quand un mouvement social « atteint ses buts trop tôt », c'est-à-dire prend le pouvoir avant que les masses ne se soient elles-mêmes auto-transformées, tout retombe dans la vieille gadoue de la raison d'Etat. Le mouvement populaire polonais vient confirmer qu'il vaut mieux un pas en avant assumé par des millions, même s'il prend que la figure revendicative-syndicale (et Dieu sait qu'en Pologne on est largement au delà), qu'une mutation de la scène politique réalisée par une révolution de palais (fût-ce la prise du Palais d'Hiver) (3)

le « rôle dirigeant »

Cette stratégie n'est pas tombée du ciel. En Pologne, elle est le produit d'une *expérience réfléchie*. Les masses populaires polonaises en sont à leur quatrième assaut contre le régime. Les trois premiers, spontanés et désordonnés, ont été démobilisés par les mutations au sommet (arrivées de Gomulka puis de Gierek)

Mais les « masses » ne sont pas des organismes doués immédiatement de mémoire et de réflexion, ne serait-ce que parce qu'elles se renouvellent physiquement (le représentant du chantier de Golynia avait 10 ans en 1970). L'expérience mûrit, la stratégie et la tactique se formulent dans des « collectifs », qui sont ensuite écoutés parce que les masses s'y reconnaissent. Et c'est cela le « rôle dirigeant ».

Voilà le mot lâché. Le Parti s'est couvert de ridicule en exigeant de Solidarité la reconnaissance de son « rôle dirigeant ». A une date où Solidarité n'avait qu'un mot à dire pour plonger toute la Pologne dans une grève générale ! Il me revient ce mot d'un vieux maître oublié : « Assurer au Parti le rôle dirigeant, ce n'est pas un mot d'ordre à claironner du matin au soir. Ce n'est pas forcer les autres, avec arrogance, à se soumettre à nos ordres : c'est les convaincre, par la justesse de notre ligne et l'exemple de notre travail, d'accepter de bonne grâce nos propositions ». (4).

Une direction ? Il en faut, sinon la Pologne serait à feu et à sang depuis septembre. Mais une direction, ça ne se décide pas. Ça se constate, ça se mérite.

Qui « dirige » en Pologne ? Une nébuleuse regroupée autour d'un collectif d'ouvriers ayant conquis sa légitimité dans la lutte contre le régime. Tiens ! Tiens ! revoilà la « centralité ouvrière », la « direction prolétarienne » ? Oui et non. Oui, c'est un fait : parce que le MKS de la conurbation de Gdansk, émanation de la classe ouvrière de la Baltique, a montré dans les faits qu'elle osait lutter et savait gagner des batailles, il pèse aujourd'hui d'un poids décisif sur tout le mouvement populaire polonais, des paysans aux intellectuels. Non en ce sens que le « rôle dirigeant de la classe ouvrière » n'est pas plus de droit que celui du Parti. Simplement, peut jouer un rôle dirigeant une collectivité en lutte contre une des structures oppressives de la société. Or la classe ouvrière est un ensemble potentiel de telles collectivités. Pas parce qu'elle produit de la plus-value. Parce qu'elle est organisée en collectifs d'individus exploités quotidiennement et capables de peser quand ils entrent en lutte. D'autres collectivités peuvent jouer ce rôle (à côté « des » Lips, nous avons eu « les » Larzac, « ceux » de Plogoff). Une catégorie ou classe opprimée peut jouer ce rôle, mais plus difficilement, quand elle n'est pas structurée en collectivité : voir le rôle du mouvement des femmes dans la mutation culturelle que connaît aujourd'hui l'Europe (dont témoigne le cinéma italien et polonais : cf le bloc-note de ce numéro)

Le grand mérite des intellectuels dissidents polonais est d'avoir su, au contraire des autres pays de l'Est, reconnaître ce potentiel. Pas par fixation idéologique. Par lucidité.

unité et responsabilité de la classe ouvrière

Reste que la classe ouvrière polonaise n'aurait jamais conquis un tel poids sans sa lutte acharnée, contre les particularismes (dûs à la diversité des statuts, des branches, des régions), pour se transformer en force collective nationale. Dans les remarquables reportages de B.Guetta (du Monde), une chose me frappe plus encore que l'extraordinaire sens tactique, alliant l'audace à la mesure, du Présidium de Solidarité vis-à-vis du pouvoir : c'est son acharnement à maintenir l'unité de la classe. Tout peut être foutu en l'air parce qu'une seule usine de la région de Varsovie n'a pas adhéré à la tacti-

que mise au point : alors on trouvera tous les arrangements, on fera toutes les démarches pour accorder les violons. Quitte à rouvrir une crise inopportune avec le pouvoir.

Quelle différence par rapport à nos syndicats qui multiplient avec une délectation morbide les communiqués de rupture réciproque enrobés de mythiques rappels à l'unité d'action ! Mais cette différence de style correspond à un parti pris infiniment plus profond : jamais la question du rapport à l'Etat ne doit prendre le pas sur la question de l'unité du mouvement social.

Et pourtant, jamais une force syndicale n'a été d'aussi près confrontée aux responsabilités politiques. Des décisions de Solidarité dépend l'avenir de l'économie et de la société polonaise. Jamais le « réalisme » économique aujourd'hui cher à la CFDT comme il le fut à la CGIL italienne n'aurait pu apparaître aussi justifié. Seulement, le discours de la « responsabilité », en Pologne, c'est le pouvoir qui le tient, lui qui est justement responsable du désastre. Quant aux syndicalistes polonais, ils y pensent, ils le disent, mais s'ils prennent aujourd'hui en compte l'existence des « contraintes », c'est parce que justement ils ont aujourd'hui le pouvoir de les transgresser. C'est parce qu'ils sont aujourd'hui au bord du pouvoir (mais en deçà) qu'ils doivent intégrer dans leur réflexion la catastrophe imminente, et qu'il exigent qu'on leur donne les moyens de la conjurer. Tandis que les appels de la CFDT à « prendre en compte la crise », tout comme les exhortations, digne des carabiniers d'Offenbach, de la CGT à « ne rien céder », ne sont que les horipeaux de leur impuissance. Impuissance qui n'est elle-même que le fruit de leur division, succédant à la démobilisation orchestrée de 74 à 78, dans l'attente d'une victoire électorale qui n'est même pas venue.

Où, ils avaient raison ces militants de Solidarité qui, à nos camarades bretons leur demandant comment les soutenir (5), répondirent avec un sourire teinté d'ironie : « Faites Solidarité chez vous ! ».

A.Lipietz.

1) Travers auquel n'échappe pas, à mon sens, J.Sapir dans le numéro 1 de *Tumulte*.

2) Contrairement à ce qu'écrit M.Tessier dans sa lettre affligeante publiée dans le présent numéro.

3) Voir sur ce point l'interview de C.Bettelmeim, P.P. numéro 3

4) Mais oui, c'est Mao Tsé-toung.

5) P.P. numéro 25, page 11.